Timothy May, Michael Hope (éd.)
The Mongol World

Abingdon - New York, Routledge
2022, 1100 p.
ISBN : 9781138056671

Mots clés : Empire mongol, Mongols, Gengis Khan, histoire médiévale, Horde d'Or, Ilkhanat

Keywords: Mongol Empire, Mongols, Gengis Khan, Medieval History, Golden Horde, Ilkhanate

Avec la publication de *The Mongol World* (*TMW*) dans la collection des *Routledge Worlds*, les éditeurs proposent une synthèse des travaux sur l'empire mongol qui se veut à la fois ample et profonde. Le développement des études mongoles durant ces trente dernières années a rendu nécessaire la publication d'une telle synthèse qui regroupe certains des plus grands spécialistes de la question. Le volume, de plus de mille pages, réunit 58 chapitres d'environ 20 pages rédigés par 46 auteurs. Ces chapitres s'articulent autour de trois sections, elles-mêmes divisées en 12 parties. La première section "Conquest and State Formation", couvre, en 23 chapitres, l'histoire militaire et politico-administrative de l'empire de Chinggis Khan. La seconde, intitulée "The Social History of the Mongol Empire", réunit la plupart des sujets non couverts dans la première partie (place des familles consorts, rôle des femmes aristocrates, histoire commerciale, archéologie, culture matérielle, histoire religieuse, histoire des sciences). La troisième section du volume, "The Mongols in World History", regroupe des chapitres traitant de la perception des Mongols par les peuples conquis de l'empire, les relations entre les Mongols et leur voisins immédiats, ainsi que quatre chapitres dédiés à l'héritage de l'empire mongol après la dissolution des États chinggisides. L'ouvrage est accompagné de 19 cartes, d'un index et de photographies.

Bien que se positionnant comme une synthèse collective à destination des chercheurs, *TMW* propose, avant tout, un état atomisé du savoir à travers un large éventail de courts chapitres thématiques. L'ouvrage réunis en effet des descriptions assez factuelles (par exemple les histoires des conquêtes), majoritaires, et des chapitres visant à proposer une contribution aux débats qui traversent le champ, notamment sur l'épineuse question des structures sociales des sociétés de la steppe, ou la constitution de l'État mongol sous Ögödei (Togan, Munkh-Erdene…).

Sans proposer une description exhaustive de l'ouvrage, ce compte rendu mettra en lumière les principales questions autour desquelles il s'articule, tout en discutant certaines des contributions les plus marquantes.

La première partie, "Chinggis Khan and State Formation", porte sur l'histoire du plateau mongol avant son unification par Chinggis Khan en 1206. Le premier chapitre, "Mongolia before Chinggis Khan", est signé par Isenbike Togan et traite du temps long de l'histoire de la steppe, remontant jusqu'aux Xiongnu (IIe siècle avant J.-C. - IIe siècle après J.-C.). Il propose une histoire des structures sociales des sociétés nomades de la steppe. L'autrice y développe un argumentaire construit autour d'une distinction entre groupes de parenté (*kin-group*) et groupes n'ayant pas de liens de parenté (*non-kin group*). Elle présente l'émergence d'États au XIIe siècle comme le fruit d'une transformation des groupes de parenté en groupement politiques socialement stratifiées. La proposition théorique et interprétative de ce chapitre vise à prendre en compte et à répondre à la critique radicale du paradigme tribal développée par l'historiographie dite « révisionniste » à la suite du travail de Sneath[(1)]. L'autrice déploie un effort de conceptualisation considérable afin de proposer une synthèse capable de satisfaire, à la fois, les tenant d'une historiographie traditionnelle contestée, ancrée dans le paradigme tribal, et les travaux de l'école révisionniste, tout en évitant à tout prix les notions de féodalisme, d'aristocratie, ou de classe sociale. Le chapitre a le mérite indéniable de traiter d'une des questions les plus brûlantes des études sur l'empire mongol, et la communauté scientifique décidera de la validité des solutions proposées ; je crains cependant que l'approche trop traditionnelle de la documentation narrative, et l'évitement apparent des catégories clés de l'histoire sociale ne desserve le propos développé. Le second chapitre de la première partie (T. May), couvrant les conquêtes de Chinggis Khan jusqu'en 1206, est descriptif. Dans le troisième chapitre, "The early Mongol State", I. Togan continue son travail d'étude des structures sociales, appliquée à l'empire à l'époque de Chinggis Khan.

La seconde partie traite, en une dizaine de chapitres, des conquêtes mongoles. L'organisation géographique des chapitres se distingue avantageusement du récit habituellement chronologique des campagnes militaires mongoles, permettant une compréhension plus simple du déroulement évènementiel des opérations militaires et de leurs enjeux. Les trois premiers chapitres écrits par David

(1) David Sneath, *The Headless State: aristocratic orders, kinship society & misrepresentations of nomadic inner Asia*, Columbia University Press, New York, 2007.

Curtis Wright (ensuite C. W.) traitent respectivement de la conquête des États Xi Xia, Jin et Song. L'auteur mêle une présentation factuelle efficace et la mention d'enjeux historiographiques cruciaux, comme la nécessaire révision de la place des dynasties dites "de conquête" dans l'histoire du nord de la Chine, leur pouvoir étant en fait la norme durant le dernier millénaire (p. 103). Le lecteur pourra cependant être surpris par la mobilisation, par C. W., de notions anachroniques dont l'usage est discutable ("holocaust" pour parler du massacre des Tanguts, p. 95). Cet usage est cependant à replacer dans le cadre de la popularité, parmi certains historiens de l'empire mongol, d'anachronismes non-problématisés, tel que la notion de "Blitzkrieg" appliquée à la tactique militaire mongole (p. 118-119, où C. W. renvoi aux travaux de Timothy May et à leur critique par Denis Sinor, avant d'abonder dans le sens de la comparaison entre tactique mongole et Blitzkrieg)[2]. Les chapitres suivants sont consacrés à la conquête de la Sibérie occidentale de l'empire des Qara Khitai, de la steppe du Qipchaq (T. May), des principautés Rus' (A. Maiorov) puis, à la campagne de Batu contre la Hongrie (S. Pow), à la conquête de l'Iran (B. Forbes-Manz), du Caucase (J. Latham Spinkle) et du Proche-Orient (T. May). Ces chapitres concis serviront de références accessibles et informatives

La troisième partie présente l'histoire des États issus de la division de l'empire à la suite de la guerre civile opposant Ariq Böke à Qubilai. Il s'agit de l'*Ulus* jochide (R. Hautala), de l'Empire yuan (Xiaolin Ma), de l'Ilkhanat (G. Lane) et de "l'Empire du milieu" (M. Hope), c'est à dire l'*Ulus* chaghadaide et les territoires contestés par Qaidu. La quatrième et dernière partie regroupe six chapitres ayant traits aux institutions centrales de l'empire : la loi mongole, ou *jasaq* (D. Aigle), les juges *yarghuchin* (F. Hodous), le *keshig* ou garde impériale (M. Hope) et le système de relais de poste *yam* (H. Shim). Le chapitre de A. Broadbridge, "Daughters, consort families and the military" décrit le rôle fondamental des alliances matrimoniales durables et multi-générationelles dans la constitution des élites mongoles. Les mariages des filles de Chinggis Khan et de Börte à des aristocrates ikires, oirad, önggud, qonggirad et ouïgours constituent ce que l'autrice qualifie de "confédération chinggiside". Celle-ci serait une des trois structures militaires mongoles clés, avec l'armée et le *keshig*. Le chapitre d'A. Broadbridge (qui se poursuit dans la section suivante) a le très grand mérite de présenter l'importance politique des mariages des filles de Chinggis Khan et Börte, mettant en avant une structure fondamentale de la société impériale que la documentation narrative tait largement. La question des apanages des fils de Chinggis Khan et de la formation des États successeurs à l'empire unifié est traitée par Lhamsuren Munkh-Erdene (M. E.) dans "Mongol state formation and imperial transformation". Dans ce chapitre polémique, l'auteur propose une critique de la thèse paradigmatique de Peter Jackson qui présente l'empire comme la propriété collective de la famille impériale[3]. Jackson, en s'appuyant sur la chronique de Juvaynī, n'aurait pas assez distingué la distribution de part de propriété (*emchü*) sur l'empire, de l'attribution, par Chinggis Khan, de l'autorité politique (*medekü*) sur des parties de l'empire. Au terme d'une interprétation originale de la documentation textuelle, M. E. estime que Jochi et Chaghadai auraient reçu l'autorité sur leurs *ulus* en compensation de leur abandon des prétentions au trône impérial, faisant d'eux seuls des « princes qui dirigent un *ulus* », Ögödei étant l'héritier désigné, et Tolui ne recevant que la propriété des territoires d'origine des Mongols dans la région de la Kerülen, sans autorité dessus. Il semblerait que l'argumentaire érudit de l'auteur ne rende pas compte de la pratique, décrite par Kim Hodong, de désigner les territoires princiers en général sous le terme d'*ulus*[4] ; il ignore, par ailleurs, l'existence d'un apanage toluide dans la région de la vallée de l'Orkhon et des montagnes du Khanggai, partiellement confisqué par Ögödei à la mort de Tolui[5]. Il me semble que l'interprétation proposée par M. E. crée plus de contradictions et de difficultés qu'elle n'en résout ; il conviendra donc d'attendre les résultats des futurs débats et

(2) L'usage d'anachronismes, sous la forme d'analogies implicites avec d'autres temps, est probablement inévitable dans tout travail historiographique. On notera cependant que le caractère non problématisé de la comparaison masque les effets de sens du procédé. L'historiographie de l'empire mongol n'a, à ma connaissance, jamais interrogé les implications de l'ouvrage fondamental de Thomas Allsen, *Mongol Imperialism: the policies of the grand Qan Möngke in China, Russia, and the Islamic lands, 1251-1259,* University of California Press, Berkeley, Los Angeles, Londres, 1987. Si Allsen y a le mérite de traiter le pouvoir impérial mongol comme un État, l'analogie avec les belligérants des guerres totales du xxe siècle et l'emploi d'une grille d'analyse au moins en partie empruntée aux sciences politiques charrient un ensemble de notions qu'il conviendrait d'interroger avec précaution.

(3) Peter Jackson, "From Ulus to Khanate", in Reuven Amitai-Preiss, David Morgan (dir.), *The Mongol Empire & its Legacy*, Brill, Leyde, 1999, p. 12-37.

(4) Hodong Kim, "Formation and Changes of *Uluses* in the Mongol Empire", *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol. 62, 2019, p. 269-317.

(5) Koichi Matsuda, "Tūrui-ka no Hangai no yūbokuchi", *Ritsumeikan bungaku*, vol. 537, 1994, p. 1007-1026.

développements que cette contribution stimulante ne manquera pas de susciter.

La deuxième section de l'ouvrage, consacrée à l'histoire sociale, commence par deux chapitres dédiés à l'histoire de la famille et l'histoire des femmes. Dans "Consort families in the successor khanates", A. Broadbridge étudie les lignages aristocratiques (Ikires, Oirad, Önggud et Qonggirad) tissant des alliances matrimoniales durables avec les Chinggisides jusqu'à la période des États issus de la division de l'empire. Dans "Elite women in the Mongol Empire", Bruno De Nicola traite du rôle politique et économique des femmes aristocrates dans l'empire, à partir notamment des figures bien connues d'épouses et/ou mères impériales de Töregene, Oghul Qaimish et Sorghoqtani Beki, tout en soulignant les biais patriarcaux de la documentation et en pointant les trajectoires différentes des statuts féminins selon le caractère sédentaire ou nomade des territoires.

La seconde partie porte sur les aspects économiques de l'empire mongol. Dans "Mongol monetary trends", J. Kolbas reprend et élargit son travail sur les monnaies à l'ensemble du monde mongol. La question des impôts est traitée par I. Vásáry à partir de l'exemple de l'*ulus* jochide alors que P. Buell et C. Ho traitent respectivement des commerces maritimes et terrestres.

La partie suivante, « Archeology and Art History », regroupe les chapitres traitant des documentations non-textuelles, qu'il s'agisse des découvertes archéologiques ou des productions artistiques. Trois chapitres sont consacrés à l'art et à la culture matérielle des différents khanats : « The art history and material culture of the Yuan Empire », de S. McCausland, « The visual world of the Ilkhanids and Chaghadaids », de S. Blair, et « Archeology and the material culture of the Ulus Jochi », de D. Waugh. On notera aussi particulièrement le chapitre signé par U. Erdenebat, J. Burentogtokh et W. Honeychurch sur l'archéologie de l'empire mongol qui présente une synthèse des résultats de l'archéologie dans un champs scientifique largement dominé par les spécialistes des textes. Ce chapitre se positionne clairement par rapport au débat sur le caractère révolutionnaire de l'empire mongol ou sa continuité avec les périodes précédentes, les résultats des fouilles ne permettant pas de distinguer clairement le règne de Chinggis Khan de la période kitane. Par ailleurs, la stabilité génétique des populations du plateau mongol sur un millénaire et l'homogénéité des cultures matérielles apportent la preuve du caractère politique, et non ethnique ou tribal, des conflits militaires opposant Chinggis Khan à ses rivaux, notamment kereyides, merkits, etc. Ces groupes apparaissent ainsi une fois de plus comme autant de maisons aristocratiques liées par un réseau d'alliances et de rivalités et accompagnées de leurs vassaux, plutôt que comme des « tribus » distinctes partageant une parenté plus ou moins fictive.

La partie suivante regroupe sept contributions sur la place des religions dans l'empire mongol. Les articles traitent du chamanisme et du christianisme nestorien (B. Dashdondog), de l'islam (I. Landa), du daoisme et du confucianisme (J. Sloane), du bouddhisme (B. Baumann) et, enfin, du judaïsme (N. Arom). La plupart des chapitres de cette section suivent le même plan, passant d'une brève présentation de la religion et de ses origines à l'exposé des relations entre les représentants du culte et la cour. On notera la grande qualité de l'article consacré à l'islamisation des Mongols. L'auteur y discute avec clarté certains des travaux de ses prédécesseurs, critiquant notamment l'hypothèse selon laquelle la proximité entre souverains mongols et maîtres soufis s'expliquerait par une ressemblance des pratiques extatiques soufies avec celles des chamanes.

La dernière partie porte sur l'histoire des sciences et les connaissances géographiques. Compte tenu de la quantité de travaux sur la place du patronage mongol dans les transferts de connaissance, on pourra regretter qu'elle ne contienne que deux articles, « Arabic medicine in China and in the Mongol world » (P. Buell), et « Mapping and exploration » (H. Park).

La dernière section de l'ouvrage s'ouvre sur une série de chapitres traitant des relations entre les populations conquises (et, dans la plupart des cas, exclusivement leurs élites) et le pouvoir mongol, et non, comme l'indique le titre de la partie, des représentations des Mongols. Le chapitre de D. Ostrowski se distingue par sa présentation de l'évolution des représentations des Mongols dans les chroniques rus' puis russes. Il va des représentations contemporaines à la conquête jusqu'aux représentations, interpolations et falsifications postérieures des chroniques, retraçant l'histoire, l'origine et le rôle politique de la fameuse notion de "joug tatare" ("*Tatar yoke*") dans la construction du nationalisme russe. Les autres chapitres traitent de la perspective des populations ou élites chinoise-yuan (M. Rossabi), arméniennes (B. Dashdondog), ouïgoures (M. C. Brose), tibétaines (S. Choi), iraniennes (M. Hope), latines (A. Ruotsala) et du royaume de Koryo (L. Kang Hahn).

La partie suivante a pour objet la présence et l'influence mongole dans les espaces non-conquis du sultanat mamelouk (J. van den Bent), de l'Asie du sud-est (J. A. Anderson), du sultanat de Delhi (M. Hope) et du Japon (L. Narangoa). Si les quatre

contributions à cette partie sont robustes, les travaux de J. van den Bent sur le rôle des officiers et de la diaspora mongols au Caire, et ceux de L. Narangoa sur le déroulement, les effets, et la place des tentatives d'invasions mongoles du Japon dans l'imaginaire et la construction du récit nationaliste japonais, sont particulièrement édifiants. J. van den Bent illustre les phénomènes d'entremêlement d'identités plurielles à la marge de l'empire ainsi que les trajectoires d'officiers mamelouks d'origine mongole. Narangoa présente quant à lui de manière synthétique l'histoire des expéditions mongoles contre le Japon. Le chapitre décrit par ailleurs les conséquences sociales des expéditions (le renforcement le pouvoir du shogunat, notamment sur l'île de Kyushu) et les évolutions de l'historiographie japonaise au sujet du *kamikaze* (le « vent divin », ou typhon surnaturel qui aurait protégé l'archipel de la flotte d'invasion). La seconde partie du chapitre explore les effets des tentatives d'invasions mongoles dans la longue durée des représentations japonaise du monde extérieur, et leur réutilisation dans la construction du nationalisme japonais à partir de la fin du XIXe siècle.

Les quatre dernières contributions de l'ouvrage, regroupées dans une partie intitulée « The Mongol Legacy », discutent de certains des effets de moyen et de long terme de l'empire mongol. Le rôle majeur de la légitimité chinggiside dans le monde islamique et sa réorganisation spatiale sont traitées par P. Wing dans « The Chinggisid legacy in the Middle East ». Le chapitre « Timurids and the Mongol Empire » de E. Binbaş, qui s'inscrit dans la lignée des travaux de Hodgson, propose une discussion détaillée de la question de l'influence et de l'héritage politique chinggisside dans le monde musulman, à partir du cas timouride. Le réemploi et l'adaptation de la figure de Qubilai à la période Ming est traitée par Q. Yihao. Enfin, le chapitre final de l'ouvrage, signé par I. Shimamura, retrace la construction de l'image moderne de Chinggis Khan en Mongolie tout au long du XXe siècle et détaille les controverses et les conflits entre savants soviétiques et mongols.

The Mongol World (*TMW*) est donc avant tout une synthèse, qui offre au lecteur un riche panorama de l'état du savoir sur l'empire mongol. Conséquence difficilement maîtrisable d'une compilation aussi large de chapitres rédigés par différents auteurs, *TMW* réunit des contributions inégales, voire contradictoires dans leurs interprétations. Le lecteur attentif notera ainsi le contraste marqué entre des chapitres ancrés dans le paradigme tribal et ceux s'inscrivant explicitement dans le courant révisionniste (Erdenebat *et alii*), rejetant les notions de tribu et de clan au profit de celles de lignages et d'aristocratie. La plus grande présence de ces dernières, y compris chez des auteurs aux positions moins tranchées (T. May), est symptomatique des évolutions récentes du champs des études sur l'histoire de l'empire mongol. Comme je l'ai souligné plus haut, le travail d'I. Togan, mais aussi le choix de vocabulaire des éditeurs s'interprète sans doute comme une proposition de synthèse entre les positions tranchées formulées à la suite de la publication de *The Headless State* de D. Sneath.

En parcourant *TMW*, dont l'objectif semble être une couverture la plus complète possible de son sujet, je constate quelques absences qui pourraient surprendre les lecteurs. Les campagnes de conquêtes mongoles sont décrites avec un important degré de détail, mais on peinera à trouver une discussion des règnes d'Ögödei, Güyük et Möngke, ou encore du renversement de la lignée ögödeide par les descendants de Tolui en 1251. On ne trouvera pas non plus de chapitre consacré à la description de la documentation narrative. Ces éléments sont traités dans le second grand projet de synthèse historique sur l'empire mongol, à savoir la *Cambridge History of the Mongol Empire*[(6)], développée parallèlement à *The Mongol World* ; le lecteur gagnera donc à consulter les deux ouvrages. L'absence d'une histoire de la production historiographique et d'une présentation de ses principaux problèmes et enjeux, à la fois internes à la discipline (tribu) ou plus ancrés dans les débats historiens au sens large (empire mongol et histoire globale), est plus gênante. Elle s'explique sans doute par l'éclatement relativement important du champ et la virulence des oppositions qui le traversent. La discipline qu'est l'histoire de l'empire mongol est encore loin d'avoir produit un regard réflexif complet sur ses origines et les différentes traditions qui la composent. À cet égard, l'inclusion du chapitre final d'I. Shimamura et les travaux de L. Narangoa et D. Ostrowski illustrent une évolution positive des pratiques de recherche.

L'image de l'empire mongol qui se dégage de *The Mongol World* est celle d'un État connu principalement par la documentation textuelle, compte tenu de la place assez restreinte (et reléguée à une section propre) de la culture matérielle dans les travaux présentés. Les longues descriptions des conquêtes, de la place des religions et des représentations des Mongols par les vaincus mettent largement en avant les populations conquises. Si l'on considère par ailleurs l'importance accordée au commerce et aux

(6) Michal Biran, Hodong Kim (dir.), *The Cambridge History of the Mongol Empire*, 2 volumes, Cambridge University Press, Cambridge, 2023.

transferts de connaissances, *TMW* s'inscrit parfaitement dans la tendance lourde de l'historiographie récente de l'empire mongol, fortement axée sur la notion d'échanges (humains, économiques, scientifiques, etc., sous l'influence des travaux de T. Allsen), et largement dominée par des spécialistes des langues et espaces périphériques et conquis (sinologues, spécialistes des mondes islamiques…), au détriment des mongolisants. Cet intérêt pour les échanges a permis un renouvellement salutaire des connaissances, illustré par *TMW*, mais aussi les travaux de T. Allsen sur les échanges à la période mongole ou encore la somme prosopographique éditée par M. Biran, J. Brack et F. Fiaschetti[(7)]. Il devra cependant à l'avenir être interrogé et problématisé comme le symptôme d'une atmosphère institutionnelle et intellectuelle favorable aux thèmes et notions charriées par la globalisation libérale. À cet égard, on rappellera la critique de la fascination pour la période mongole comme « première mondialisation » proposée par Étienne de la Vaissière[(8)].

The Mongol World, malgré quelques défauts inhérents à son format, est donc une mine d'informations et de références bibliographiques, principalement à destination des chercheurs. Il pourra être utilisé dans le cadre de recherches sur des aspects éloignés des spécialités de chacun, et permettra aux spécialistes formés en études islamiques d'appréhender les aspects centre et est-asiatiques de l'empire, et *vice versa*. Bien que le volume n'ait pas comme vocation première de servir de manuel, certains chapitres deviendront certainement des points clés des bibliographies destinées aux étudiants. La forme de présentation choisie et la qualité d'ensemble des contributions à l'ouvrage en feront un outil de travail privilégié pour les années à venir.

Jan Jelinowski
Institut d'histoire de l'Académie polonaise des sciences
Université de Strasbourg

(7) Michal Biran, Jonathan Brack, Francesca Fiaschetti (éd.), *Along the Silk Roads in Mongol Eurasia: generals, merchants, intellectuals*, University of California Press, Oakland, 2020.

(8) Étienne de la Vaissière, « Le mirage mongol. Ou du quantitatif aux connaissances », *in* M. Espagne, S. Gorshenina, C. Rapin, F. Grenet, Sh. Mustafayev (éd.), *Transferts culturels en Asia centrale : avant, pendant et après la Route de la Soie*, Vendémiaire, Paris, 2016, p. 309-315.